enfin contre ces redoutables Flamands trois mille piquiers français, qui les enfoncèrent et les taillèrent en pièces. Renaud de Boulogne, semblable à un sanglier furieux, se rua au milieu des escadrons du roi ; mais son cheval, blessé à mort, s'abattit sous lui, et il allait être tué par un homme des communes, lorsque l'évêque de Senlis arriva à temps pour le recevoir à merci. Il ne restait plus qu'un corps de sept cents fantassins brabançons, qui continuaient vaillamment une résistance inutile; bientôt, entourés par cinquante chevaliers et deux mille hommes de pied, ils furent tous massacrés ou faits prisonniers. Après six heures de combat (27 juillet 1214), cette armée formidable, qui menaçait d'envahir la France, était couchée sanglante sur le champ de bataille, ou n'offrait plus que des débris errants et dispersés. Des princes, des ducs, des comtes, des chevaliers et un butin immense servirent à décorer le triomphe du vainqueur.

Si la crainte avait été grande, la joie fut immense à la nouvelle de la victoire : « Les clercs chantoient par les églises doux chants en louanges de Notre-Seigneur; les cloches sonnoient à carillon ; les moutiers étoient ornés dedans et dehors de draps de soie; les rues et les maisons des bonnes villes étoient vêtues et parées de courtines et de riches *garniments;* les voies et les chemins étoient jonchés de rameaux d'arbres verts et de fleurs nouvelles... les vilains et les moissonneurs s'assembloient, leurs râteaux et leurs faucilles sur le col, pour voir Ferrand en liens, lequel ils redoutoient un peu avant en armes. » Le malheureux comte de Flandre allait en effet faire son entrée à Paris au milieu d'une procession solennelle, mais avec les fers aux pieds et aux mains.

Telle fut cette fameuse bataille de Bouvines, qui jette tant de prestige sur le nom de Philippe-Auguste. Elle est comme l'aurore de notre nationalité : le peuple, représenté par les milices communales, venait de faire son apparition avec éclat sur le champ de bataille, et son début fut le salut de la France ; près de lui avaient combattu les fiers barons et jusqu'au clergé : toutes les classes avaient eu leurs représentants sur le champ de bataille. Au récit des émouvantes péripéties de Bouvines, on sent que l'âme de la France s'ouvre de loin au double progrès qui fera plus tard sa gloire et sa grandeur : le patriotisme et l'unité.

BOUVOIRIE s. f. (bou-voi-rî — rad. *bœuf*). Etable à bœufs.

BOUVOT (Job), jurisconsulte français, né à Chalon-sur-Saône en 1558, mort en 1636. Il étudia le droit sous Cujas, et fut avocat au parlement de Dijon. On lui doit : *Recueil d'arrêts notables du parlement de Bourgogne* (1623, 2 vol. in-4°), et *Commentaires sur les coutumes de Bourgogne* (1632).

BOUVRETTE s. f. (bou-vrè-te — rad. *bouvreuil*). Instrument dans le genre des scrinettes, dont on se sert pour apprendre des airs aux bouvreuils.

BOUVREUIL s. m. (bou-vreull, *ll* mll.). Ornith. Pyrrhule commun, oiseau de l'ordre des passereaux, au bec gros et court : *Sur les lisières des bois, le* BOUVREUIL, *caché dans l'épine blanche, charme par son doux ramage sa compagne dans son nid.* (B. de St-P.) *Le* BOUVREUIL *commun est sujet à se revêtir en cage d'un plumage tout noir, et l'on attribue cette sorte de mélanisme à sa nourriture, lorsqu'elle se compose uniquement de chènevis.* (Lafresnaye.)

Le timide *bouvreuil* ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien.....

— **Encycl.** Le genre *bouvreuil* peut être ainsi caractérisé : bec gros et court, bombé en tout sens, aussi épais que haut, comprimé seulement vers la pointe de la mandibule supérieure, qui dépasse un peu l'inférieure; narines basales, arrondies, presque cachées par les plumes du front; ailes médiocres; queue large, échancrée et assez longue; tarses courts, scutellés. Ce genre, que les naturalistes modernes ont beaucoup réduit, ne contient plus que six espèces, qui vivent en Europe et en Asie. La nature a bien traité le *bouvreuil*, car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Le plumage a toute sa beauté après la première mue; il est particulièrement remarquable par la belle couleur rouge tendre qui couvre entièrement la poitrine et le cou. Sa voix a besoin du secours de l'homme pour acquérir toute sa perfection. Un *bouvreuil* qui n'a point eu de leçons n'a que trois sons : le premier, celui par lequel il débute ordinairement, est une espèce de coup de sifflet; il n'en fait d'abord entendre qu'un seul, puis deux de suite, puis trois et quatre, etc. Ce son est assez pur; quand l'oiseau est animé, il semble articuler cette syllabe répétée : *tui, tui, tui.* Ensuite, il fait entendre un son plus suivi, mais plus grave, presque enroué et dégénérant en fausset. Enfin, dans les intervalles, il a un petit cri intérieur, sec et coupé, fort aigu, mais en même temps fort doux, et si faible qu'à peine on l'entend. Il exécute ce son, qui ressemble à ceux que fait entendre un ventriloque, sans aucun mouvement apparent du bec ni du gosier, mais seulement avec un mouvement sensible dans les muscles de l'abdomen. Tel est le chant du *bouvreuil* de la nature, c'est-à-dire du *bouvreuil* sauvage, abandonné à lui-même et n'ayant eu d'autre modèle que son père et sa mère, aussi sauvages que lui; mais que l'homme daigne s'occuper de son éducation, lui faire entendre avec méthode des sons plus beaux, plus moelleux, mieux filés, l'oiseau docile, non-seulement les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître, sans oublier pour cela son ramage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine, et il donne à ses petites phrases un accent pénétrant, une expression intéressante, qui ferait presque soupçonner en lui une âme sensible... Au reste, le *bouvreuil* est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable. On en a vu d'apprivoisés s'échapper de la volière, vivre en liberté dans les bois l'espace d'une année, et, au bout de ce temps, reconnaître la voix de la personne qui les avait élevés et revenir à elle pour ne plus l'abandonner. Un de ces oiseaux, qui revint à sa maîtresse, après avoir vécu un an dans les bois, avait toutes les plumes chiffonnées et tortillées. La liberté a ses inconvénients, surtout pour un animal dépravé par l'esclavage. On en a vu d'autres qui, ayant été forcés de quitter leurs premiers maîtres, se sont laissé mourir de regret. Ces oiseaux se souviennent fort bien, et quelquefois trop bien de ce qui leur a nui : « Un d'eux ayant été jeté par terre avec sa cage par des gens de la plus vile populace, n'en parut pas fort incommodé d'abord; mais, dans la suite, on s'aperçut qu'il tombait en convulsions toutes les fois qu'il voyait des gens mal vêtus, et il mourut dans un de ces accès, huit mois après le premier événement. » (*Encycl. d'histoire naturelle.*) Les *bouvreuils* sont sujets à se revêtir en cage d'un plumage entièrement noir; ce phénomène doit, paraît-il, être attribué au genre de nourriture : on ne l'a observé jusqu'ici que sur les individus nourris exclusivement avec du chènevis. Pendant la belle saison, les *bouvreuils* habitent les bois; mais, pendant l'hiver, ils se rapprochent des habitations. Quelques-uns émigrent vers le sud à l'époque de la Toussaint. Le mâle et la femelle ne se quittent jamais. Celle-ci construit son nid sur des buissons peu élevés; elle pond de quatre à six œufs. Pendant tout le temps que dure l'incubation, le mâle pourvoit avec sollicitude aux besoins de sa compagne. Les *bouvreuils* sont des oiseaux essentiellement granivores, excepté toutefois dans les premiers temps de leur vie, car ils consomment alors beaucoup d'insectes ; mais, dans un âge plus avancé, ils commettent beaucoup de dégâts dans les jardins et dans les vergers, en détruisant les bourgeons des arbres fruitiers, à l'époque de l'année où ils ne peuvent trouver de graines.

Le *bouvreuil* s'accouple avec la serine, surtout quand celle-ci est jeune, n'a pas encore pondu, et qu'on la tient éloignée de toute autre cage, où elle pourrait voir ou entendre d'autres serins.

BOUVRON, bourg et commune de France (Loire-Inférieure), canton de Blain, arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Savenay ; pop. aggl. 358 hab. — pop. tot. 3,004 hab. On y remarque deux églises de style roman, avec sculptures curieuses. Aux environs, on voit le château de Quéhillac.

BOUVRON s. m. (bou-vron). Ornith. Espèce de bouvreuil d'Afrique. || On dit aussi BOUVERON.

BOUX (Guillaume LE), prélat français, né dans l'Anjou en 1621, mort en 1693. Il commença par être balayeur de collége; il fut ensuite capucin, oratorien, curé, et évêque de Périgueux. Pendant la Fronde, il s'était fait remarquer par le zèle avec lequel il soutenait l'autorité du roi dans ses prédications. On a de lui : *Recueil des conférences établies dans le diocèse de Périgueux ;* deux volumes de *Sermons*, et des *Dissertations sur le pouvoir des évêques pour la diminution ou l'augmentation des fêtes,* en collaboration avec Laval-Bois-Dauphin, évêque de La Rochelle.

BOUXWILLER ou **BUCHSWILLER**, ville de France (Bas-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-E. de Saverne, sur la Moder; pop. aggl. 3,809 hab. — pop. tot. 3,825 h. Ancien chef-lieu de la seigneurie de Lichtenberg; collége; industrie active, produits chimiques, tanneries, tuileries, fabriques de draps, calicots, mine de lignite pyriteux. Commerce de grains, légumes, fruits, chanvre et lin. Aux environs, on voit le Bastberg, montagne qui présente un grand intérêt pour les géologues, à raison du grand nombre de restes fossiles qu'elle renferme.

BOUYOLLE s. f. (bou-io-le). Pop. Peau soulevée par une brûlure.

BOUYS (Jean-Baptiste), chroniqueur français, né à Arles vers la fin du XVIe siècle. On lui doit : la *Royale couronne d'Arles*, ou *Histoire de l'ancien royaume d'Arles, enrichie de l'histoire des empereurs romains, des rois goths et des rois de France qui ont résidé dans leur enclos* (Avignon, 1641).

BOUZA s. m. (bou-za). Sorte de bière en usage en Egypte : *Les infidèles vont s'enivrer de vin, de* BOUZA *et de hachich.* (Gér. de Nerval.) *Des sorbets, du café et une sorte de bière épaisse appelée* BOUZA, *sans doute la même qu'Hérodote désigne sous le nom de vin d'orge.* (Gér. de Nerval.) *Quelques personnes attribuent le* makkom, *espèce de lèpre qui s'annonce par une petite tache blanchâtre sur la peau, à l'usage immodéré du* BOUZA. (Dubeux.) || On dit aussi BOUZAC.

BOUZANNE, petite rivière de France (Indre), prend naissance dans le canton d'Aigurande, arrond. de La Châtre, baigne Crézançay, Cluis, Neuvy, et se jette dans la Creuse au-dessus de Saint-Gauthier, après un cours de 70 kilom.

BOUZEMONT (le), petit pays de France, dans l'ancienne province de Champagne, compris actuellement dans l'arrond. de Vitry-le-François ; la principale localité était Saint-Remy-en-Bouzemont.

BOUZÉO, rivière des Principautés-Unies moldo-valaques, prend naissance au versant oriental des monts Carpathes, à 25 kilom. E. de Cronstadt, baigne la ville qui porte le même nom, et, après un cours de 160 kilom. de l'O. au S.-E., se jette dans le Sereth, à 20 kilom. N. de Brahilow. || Ville des Principautés-Unies moldo-valaques, chef-l. du district de son nom, à 80 kilom. N.-E. de Bucharest, dans la Grande Valachie, sur la rivière du même nom ; 2,500 hab. Siége d'un évêché grec.

BOUZIN (bou-zain). En termes de constr. S'écrit quelquefois pour BOUSIN.

BOUZIQUE (Etienne-Ursin), homme politique, né à Châteauneuf-sur-Cher en 1801. Avocat à Bourges, membre du conseil général et connu par ses opinions libérales, il fut nommé par acclamation maire de Bourges en 1848, puis représentant à la Constituante et à la Législative, où il vota avec la fraction républicaine. Il a cultivé la littérature. Outre une traduction de Juvénal en vers français (1853), et une tragédie en cinq actes, *Marcus Tullius* (1826), il a publié un volume de vers sous le titre de *Théâtre et souvenirs* (Paris, 1857).

BOUZONIÉ ou **BOUZONIE** (Jean), jésuite, poëte et théologien, né à Bordeaux vers 1646, mort en 1726. Il se livra d'abord à la prédication, puis il composa des poésies latines, des hymnes pour le bréviaire des Augustins, des cantiques, des livres de théologie et de dévotion, etc. On lui doit, entre autres : *Douze preuves pour la conception immaculée de la sainte Vierge ; Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche ; Portrait de Louis le Grand ; Science de la mort des saints ; Histoire de l'ordre des religieuses filles de Notre-Dame.*

BOUZONVILLE, ville de France (Moselle), chef-l. de canton, arrond. et à 32 kilom. S.-E. de Thionville, sur la rive droite de la Nied française ; pop. aggl., 1,465 hab. — pop. totale, 1,991 hab. Fabrique de colle forte, tanneries, brasseries, fours à chaux. Ruines gothiques d'une abbaye et beau pont moderne.

BOUZOULOUK, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 120 kilom. O. d'Orenbourg, chef-l. du district de même nom, sur la petite rivière de Bouzoulouk ; 2,000 hab. Fabrication d'étoffes de coton et soie ; commerce de bétail.

BOUZY, village de France (Marne), arrond. et à 22 kilom. S.-E. de Reims ; 528 hab. Vins mousseux très-estimés. Eglise construite aux frais d'un vigneron qui a gagné le gros lot de la loterie du lingot d'or.

BOVA, ville du royaume d'Italie, dans la Calabre Ultérieure Ire, à 25 kilom. S.-E. de Reggio, près de la mer ; 2,900 hab. Cette ville, siége d'un évêché, fut fondée par des Albanais en 1477. Elle fut ruinée par un tremblement de terre en 1783, et a été relevée depuis. Récolte de soie.

BOVADILLA (Don François DE), administrateur espagnol, mort en 1502. Envoyé en 1500 à Saint-Domingue pour examiner la conduite de Christophe Colomb, il le dépouilla sans examen du commandement, le fit charger de fers, se saisit lui-même de l'autorité et l'exerça avec un tel despotisme, que la cour d'Espagne le remplaça par Ovando. Il périt, à son retour, dans une tempête.

Bovary (MADAME), roman par M. Gustave Flaubert (Paris, 1857). S'il est un homme qui, à côté de tant d'autres dans la littérature contemporaine, ait audacieusement entrepris de continuer Balzac, c'est, à coup sûr, M. Gustave Flaubert ; c'est aussi le seul qui se soit montré, nous ne dirons pas seulement à la hauteur, mais encore au-dessus de sa tâche. L'observation méticuleuse des détails les plus infiniment petits, l'analyse à outrance des caractères, rien ne lui manque. Seulement, depuis Balzac, de nouvelles tendances littéraires se sont produites. On a trouvé que l'auteur du *Père Goriot* et de la *Peau de chagrin* avait encore trop sacrifié à l'idéal, et on s'est efforcé de ramener l'art d'écrire à la peinture, c'est-à-dire à la représentation fidèle de la vérité, en dehors de toute préoccupation de ce qu'on est convenu d'appeler le beau ; on a proclamé que le but suprême de l'art était de copier la nature et non de l'imiter, de la calquer au lieu de la peindre, et que l'artiste, une fois son sujet d'étude trouvé, devait, sans nul souci de l'idée, du sentiment ou de la morale, faire converger tous ses efforts vers les moyens d'exécution. De là est né le *réalisme*, dont le roman de *Madame Bovary* est la plus haute expression en littérature. L'auteur, en effet, en nous offrant ce tableau, dont chaque détail révèle la touche vigoureuse d'un maître, ne s'est attaché qu'à l'exactitude scientifique du modelé, à la précision mathématique des effets de lumière, à l'observation vigoureuse des lois de la perspective, à la perfection du *rendu*, en un mot. De préoccupation philosophique ou morale, point. C'est bien de cela qu'il s'agit dans l'art ! « L'auteur de *Madame Bovary*, dit M. Sainte-Beuve, un des patrons du *réalisme* (qui le croirait?), a vécu en province, dans la campagne, dans le bourg et la petite ville. Or qu'y a-t-il vu ? Petitesses, misères, prétentions, bêtise, routine, monotonie et ennui : il le dira. Ces paysages si vrais, si francs, où respire l'agreste génie des lieux, ne lui serviront qu'à encadrer des êtres vulgaires, plats, sottement ambitieux, tout à fait ignorants ou demi-lettrés, des amants sans délicatesse. La seule nature distinguée et rêveuse qui s'y trouvera jetée, et qui aspire à un monde d'au delà, y sera comme dépaysée, étouffée ; à force de souffrir, de ne pas trouver qui réponde, elle s'altérera, elle se dépravera, et, poursuivant le faux rêve et le charme absent, elle arrivera de degré en degré à la perdition et à la ruine. Est-ce moral? est-ce consolant? L'auteur ne semble pas s'être posé cette question ; il ne s'est demandé qu'une chose : Est-ce vrai? » — « Ce qui me plaît de M. Fleurant, dit Argan, en parlant de son apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. » M. Flaubert en pourrait dire autant de son illustre critique. M. Sainte-Beuve lui lance parfois de furieux coups de boutoir, mais on ne saurait le faire d'une façon plus galante et plus courtoise. L'auteur de *Volupté* ne fera croire, en effet, à personne, et à M. Flaubert moins qu'à tout autre, qu'il considère la vérité, le *réel*, comme unique fin et but suprême de l'art. Mais nous reviendrons sur ce sujet, quand nous aurons essayé d'esquisser à grands traits les principales scènes du roman qui nous occupe.

Charles Bovary, après avoir obtenu, non sans peine, le grade d'officier de santé, est venu avec sa femme, beaucoup plus âgée que lui, s'établir dans le petit village de Tostes, près de Dieppe. Une nuit, on le mande en toute hâte, pour aller, à six lieues de là, donner ses soins au père Rouault, le propriétaire de la ferme des *Bertaux ;* à son arrivée, il est reçu par Emma, la fille du fermier, qui a bien plutôt l'air d'une demoiselle que d'une paysanne ; et c'est à partir de cette nuit-là seulement que Charles s'aperçoit du peu de bonheur que lui procure son ménage. Il retourne chaque jour à la ferme, trouve que son malade revient trop vite à la santé, et imagine mille moyens pour continuer d'aller le voir après la guérison. Tant et si bien enfin qu'il devient amoureux d'Emma. Quelque temps après, sa femme meurt et la fille du père Rouault devient Mme Bovary. Emma avait été élevée au couvent, et, dès l'âge de quinze ans, nous dit son biographe, elle s'était « graissé les mains à la poussière de tous les cabinets de lecture. » Aussi, pendant longtemps, n'avait-elle rêvé que manoirs et tourelles, pages et châtelains, escalades de balcons, enlèvements nocturnes, promenades en gondole, et tout ce que l'imagination peut concevoir de plus sentimental et de plus romanesque. Puis sa mère était morte, et son père l'avait rappelée à la ferme pour y remplacer la chère défunte. C'était tomber trop vite de son empyrée dans les plates réalités de l'existence, et le contraste du prosaïsme dans lequel elle se trouvait jetée tout à coup, avec les poétiques aspirations dont elle se sentait dévorée, la fit tourner ses regards avec plus d'ardeur que jamais vers le ciel radieux de son idéal. « Elle se laissa glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l'Eternel discourant dans les vallons. » Enfin, lasse d'attendre, sans trop savoir quoi elle-même, peut-être le *prince Charmant* qui devait lui ouvrir les portes d'or de sa destinée, Emma s'était résignée; elle avait pris son parti d'être une femme incomprise et désillusionnée. C'est alors que Charles Bovary était venu aux Bertaux, et, soit par dépit contre le sort, soit que, par un suprême effort de son imagination, elle se fût persuadée voir en lui l'homme de ses rêves, elle l'avait accepté pour époux. Elle s'en repentit bientôt.

Charles Bovary porte de gros souliers pour aller visiter ses malades; ses cheveux sont vierges de pommade ; il s'habille à la mode de son grand-père, crache sur les parquets, mange gloutonnement en revenant le soir de ses excursions, passe sa langue sur ses lèvres, et son doigt sur ses dents ; puis, quand le dîner est fini, il s'enfonce dans un fauteuil et dort. Quel idéal pour Emma! quelle poésie! Un jour elle reçoit du marquis d'Andervillers, son voisin de campagne que Bovary avait soigné, une invitation à un grand bal. Enfin! elle verra donc une fois dans sa vie le *grand monde!* Ses lèvres frémissent à la seule idée de boire à la coupe de cet idéal après lequel elle a tant aspiré. Mais la malheureuse se grise sans y songer, et, de retour dans son village, elle s'aperçoit que ses poumons ne sont pas faits pour l'atmosphère que son mariage avec un médecin de campagne la condamne à respirer. « Son voyage à la Vaubyessard avait fait un trou dans sa vie, à la manière de ces grandes crevasses qu'un orage, en une seule nuit, creuse quelquefois dans les montagnes. » Ce qui ne peut surtout la quitter, c'est le souvenir de la valse délirante qu'elle a dansée avec le vicomte Ro-